

RETOUR SANS ALLER

25 septembre 2029

Tripoli – 21H32

La double porte de la gigantesque villa du commandant Moubafi chuinta d'un son feutré lorsque son majordome l'ouvrit, une imperceptible fraction de seconde avant que le commandant ne pose le pied dehors. Témoignage parfait de la précision horlogère inhérente aux serviteurs des grands de ce monde. Au moment où le commandant s'encadra en ombre chinoise dans l'immense escalier de marbre qui menait à l'allée gravillonnée qui elle-même menait à l'imposant portail qui marquait les limites de son empire privé, une voiture freina dans l'allée, sans faire gicler un gravier, avant de s'arrêter en s'encadrant impeccablement entre les deux statues de lions cabrés qui rugissaient au bout des rambardes ouvragées.

Une fois n'est pas coutume, la voiture n'était pas une limousine climatisée avec chauffeur. Ce soir, c'était une Jeep décapotée, peinte de motifs camouflage de couleur sable, qui détonnait sur le gazon entretenu, grassement abreuvé par les arrosages automatiques. Une fois n'est pas coutume, le commandant n'était pas vêtu d'un de ses absurdes costumes d'apparat à képi altitudinal, épaulettes, dragonne et avalanche de galons.

Non, ce soir le commandant Moubafi était vêtu d'un treillis simple, discret, lui aussi de couleur sable. Les chaussures pointues et vernies qu'il affectionnait tant, lui qui enfant n'aurait jamais espéré ne serait-ce que porter un jour des chaussures, avaient cédé le pas à une paire de rangers. Qui cela dit était tout aussi méticuleusement cirées. Il ne payait pas son majordome pour rien.

Le soldat au volant de la Jeep se fendit d'un bref salut avant d'aller ouvrir la porte au commandant, côté passager. Celui-ci s'assit, puis attendit le départ. Empressement gêné du soldat, il ne fallait pas faire attendre le commandant, il ne fallait pas non plus faire gicler les gravillons de l'allée

au risque de déranger sa propriété si bien entretenue et d'encourir son courroux. Enfin ils démarrèrent, les pneus de la Jeep crissant à peine.

Le portail passé, ils se dirigèrent vers les sorties de la ville. Le vent fouettait le visage du commandant. Il grimaça, chaussa ses lunettes sans tain pour se protéger. Il pouvait bien se passer de confort, pour ce soir. Jusque là, chacun de ces soirs sans confort avait été synonyme d'une nouvelle barrette sur son plastron, d'une nouvelle tape sur l'épaule de la part de ses supérieurs... de villas aux allées toujours plus larges, aux escaliers toujours plus imposants.

Naples – 21H32

Luciani quittait tout juste son appartement de fonction, payé par l'entreprise qu'il dirigeait, pour sauter dans un taxi, dont la course passerait en notes de frais. Depuis qu'il avait quitté l'armée pour monter sa société privée, le mercenaire goûtait les plaisirs de la défiscalisation à pleines dents.

Ce soir, il se rendait à un énième dîner interminable (lui aussi financé par la branche "fidélisation de la clientèle" de Guardia Inc) avec ses clients principaux et quasi exclusifs : le gouvernement italien. Plus spécifiquement le ministère de l'Immigration. Il aurait préféré être ailleurs, mais il n'avait pas bien le choix. Un client, ça s'entretient. Et puis il avait passé de bien pires soirées, quand il était dans l'armée. Dont il avait décidément bien fait de se barrer.

Confortablement installé, il ruminait son succès sur la banquette arrière. Il avait eu plus que du flair. L'accession des néo-fascistes au pouvoir, la sortie de l'espace Schengen, puis de l'Union Européenne, la fermeture des frontières, les expulsions, puis déportations massives d'immigrés illégaux... Le tout, conjoint à la libéralisation de l'Etat, avait ouvert un juteux marché pour les entreprises spécialisées dans la gestion de crise et le contrôle des foules. Dont la fraîchement fondée Guardia Inc faisait judicieusement partie. Depuis, il n'avait plus jamais eu à ramper dans la boue pour gagner son pain.

Le taxi s'arrêta devant le restaurant. Durant le léger contre-coup produit par l'arrêt, Luciani consulta son poignet. Celui-ci était une illustration vibrante du cliché qui veut que la personnalité d'un homme se reflète dans sa montre. En l'occurrence, waterproof, verre pare-balle, en titane plaqué or. Il avait dix minutes de retard, parfait. Juste assez pour montrer qui marquait le tempo, juste assez peu pour ne pas être insultant.

Il déclina son identité au maître-d'hôtel avant de le laisser le conduire à sa table. Les formalités qu'il s'apprêtait à subir l'ennuyaient d'avance.

Il était surtout impatient de connaître les résultats de sa petite opération.

La Ministre et son directeur de cabinet l'accueillirent avec enthousiasme. Il s'assit en leur retournant un sourire mécanique et carnassier, le seul que son visage parvenait à afficher.

Pendant qu'il était coincé là, son avenir et sans doute celui de l'Italie se jouaient. A des centaines de kilomètres, bien loin des dîners protocolaires. Il tâta la poche intérieure de sa veste. Son portable prépayé était bien là.

Déployant un effort surhumain, il commanda les entrées.

Tripoli – 22H10

A peine arrivé sur la plage, le commandant fit signe au soldat de stopper la Jeep. Les pneus allaient soulever des gerbes de sable, qui allaient tâcher son treillis et s'infiltrer dedans. La prochaine douche n'étant pas pour tout de suite, il préférait éviter. Il y avait tout de même une limite au confort qu'il était prêt à sacrifier pour son avancement.

Il préférait marcher.

Derrière lui, le conducteur de la Jeep sortit deux paires de lunettes de vision nocturne de la boîte à gants. Moubafi avançait tranquillement dans la nuit, se guidant à l'oreille, en direction du souffle éternel de la Méditerranée. Il frissonnait. La chaleur étouffante qui régnait sur la côte la journée laissait ici place la nuit à un froid poisseux et iodé.

Il procéda rapidement à un échange de lunettes. Adieu le look dictatorial, bonjour l'efficacité opérationnelle. La pénombre laissa place à un panorama verdâtre et aplati par le système de vision nocturne. Partout sur la plage, des soldats s'agitaient. Des camions vides patinaient péniblement dans le sable. Non loin, un groupe électrogène crachotait, peinant à alimenter un compresseur qui lui-même peinait à gonfler un ballon météo, la raison officielle de sa présence ici. Le commandant ne put réprimer un rictus. Jamais on avait déployé de militaires pour un simple ballon météo. C'est fou ce qu'on peut faire gober quand tout le monde choisit de détourner les yeux.

A son passage, tous les soldats se figeaient brièvement, saluaient, puis retournaient vaquer à leurs préparatifs. A ceux qu'il reconnaissait, il retournait un petit hochement de tête. Il ignorait les autres. Le commandant Moubafi ne se lassait pas de ces honneurs.

Ca lui faisait mal de l'admettre mais Luciani, ce salopard, y était pour beaucoup.

Naples – 22H15

Luciani ne pouvait pas s'empêcher de consulter sa montre toutes les trente secondes depuis qu'il avait posé ses fesses sur le velours pourtant très confortable de sa chaise. Il avait à peine touché à son verre, encore moins à ses antipasti. Il était inquiet. Pire que ça, il était inquiet alors qu'il n'en avait pas l'habitude. En temps normal, c'était lui qui inquiétait. Mais en temps normal, c'était aussi lui qui dirigeait ses opérations. Là, il n'avait que son téléphone, et sa confiance dans le carriérisme aveugle de Moubafi.

Il prêtait une attention plus que distraite à la conversation, incapable de se concentrer. Pourtant, il le devait bien à la Ministre. A la signature du traité italo-libyen, c'était elle qui l'avait mis en charge des "transferts" de masse de sans-papiers outre-Méditerranée. Elle qui lui avait mis le pied sur la première marche du succès, le sachant capable de gravir les autres de lui-même.

Il tenta de se ressaisir. Elle riait dans sa direction, à gorge très littéralement déployée. Visiblement, ses bons résultats faisaient leur effet. En temps normal et malgré les anneaux dorés qui brillaient à leurs anneaux respectifs, Luciani aurait saisi l'opportunité. Aurait empoigné l'opportunité, même.

Mais là, à quinze minutes de l'accostage, il n'avait pas la tête à ça. Son genou bondissait sous la table, faisant vibrer la nappe amidonnée en rythme.

Il se revoyait encore mener les premières expulsions de masse, coordonner ses hommes depuis un mirador, ordonner des exécutions plus ou moins discrètes pour réprimer les velléités d'évasion. Il se revoyait superviser la construction des "centres d'accueil" en Libye, au côté de cet abruti de Moubafi qui ne voyait pas plus loin que sa paie. Les allers-retours pour s'assurer que tout se passait bien, que les expulsés arrivaient à bon port, ne s'évaderaient pas et surtout ne reviendraient pas. Les pactes avec la Camora, chargée d'enlever tous les sans-abris qu'elle pouvait rafler, sans-papiers ou non, avant de les lui livrer contre des primes subventionnées par le Ministère afin de gonfler ses chiffres...

Tout ça pour que, conformément au souhait de la délicate femme en robe de soirée assise en face de lui, plus un seul de ces profiteurs ne puisse poser ses pieds salis par le voyage et la misère sur le sol immaculé de leur jardin d'Eden : la Patrie Italienne. Toutes ces difficultés qui, si tout se passait bien, finiraient ce soir.

Luciani ne tenait plus en place. Il se leva. Nouveau sourire mécanique, carnassier.

- Je vous prie de m'excuser, il faut que j'aille aux toilettes.

Tripoli – 22H22

Huit minutes avant accostage. Le commandant Moubafi promenait son regard sur ses hommes, jaugeant ses troupes. L'agitation était retombée. Les camions étaient garés côte à côte, parallèlement, comme si la plage les avait façonnés, comme s'ils avaient toujours été là. Le groupe

électrogène et le compresseur s'étaient enfin tus. Le ballon météo tirait mollement sur son amarre, prêt à s'élever. Les soldats patientaient en rangs d'oignons, leurs visages recouverts par leurs lunettes de vision nocturne leur donnant l'air de robots futuristes tels qu'on les aurait imaginés dans le passé.

Le commandant n'aurait pas pu être plus satisfait. Il adorait ce calme nonchalant qui se dégageait des armées au repos. Cette sensation de puissance dormante, insouciant car elle sait pouvoir oblitérer ce qui osera se présenter devant elle dès qu'elle cessera d'être immobile.

Pourtant, quelque chose le titillait. Une démangeaison cérébrale, impossible à gratter. Une sensation familière, qu'il avait ressentie à chaque fois qu'il avait eu affaire à Luciani. Depuis que le mercenaire avait quitté le sol libyen, la démangeaison ne s'était pas remanifestée. Il pensait en être débarrassé. Mais non, même à distance, Luciani parvenait quand-même à l'inquiéter.

Moubafi faisait encore des cauchemars, parfois, lorsque le soir, dans les draps de soie de son immense lit, il repensait aux opérations lors desquelles Luciani l'avait "assisté". Les morts sur les chantiers. Les cellules à l'odeur abominable où des corps contorsionnés, à la recherche du moindre centimètre carré d'espace vital, croupissaient. Les chasses sauvages sur les plages lors des rabattages des évadés.

Mais un homme fait ce qu'il a à faire. A fortiori lorsqu'il est soldat. Moubafi l'avait très vite compris et à force de se le répéter en était venu à le penser. Surtout lorsqu'il y avait un grade à la clé, en l'occurrence, il l'espérait, une étoile de colonel. L'inexorable ambition de l'autruche. Ces opérations lui avaient valu, en plus de ses cauchemars, ses premiers galons. Ses premiers vrais galons, ceux qu'on obtient pas juste en restant là suffisamment longtemps. Ceux qu'on conquiert en mouillant sa chemise pour l'intérêt supérieur de la nation, en la tâchant de sang même. Qui laissent l'arrière-goût amer de leur ferraille en bouche. Qui sont là pour nous convaincre qu'on a fait le bon choix, malgré ce qu'on a commis.

Alors en dépit du froid, des cauchemars et des incertitudes, le commandant Moubafi attendait. Parce qu'hier, au téléphone, Luciani lui avait dit d'attendre, ici et maintenant.

Naples – 22H23

Le loquet claqua silencieusement. L'immense avantage de ces restaurants de luxe était sans aucun doute l'intimité de leurs chiottes. Pas de portes s'arrêtant à mi-mollet ou de rangées de pissotières. A la place, des cabines aux portes vernies, au carrelage à la fois mat et luisant de propreté et surtout parfaitement insonorisées. Les puissants fréquentaient ce restaurant. Il ne fallait surtout pas que quiconque puisse entendre un puissant chier. Pour le commun des mortels et tout comme les belles femmes, les puissants ne chient pas.

Mais puisque les puissants, dans leur intimité, chient tout de même, ils avaient trouvé bien des manières détournées d'utiliser ces bulles sanitaires hors du monde. Pour vomir les abus de champagne, se repoudrer le nez, ou éventuellement s'envoyer d'autres puissants en toute hygiène et en toute tranquillité.

En l'occurrence, Luciani allait les mettre à profit pour passer un banal coup de fil. Enfin, banal, pas tout à fait. Un coup de fil n'est jamais banal lorsqu'on tient à ce que personne ne l'entende.

Il sortit de la poche intérieure de sa veste de costard un petit téléphone à clapet, de type officieux, jetable et prépayé. Le genre de téléphone dans lequel le numéro de la Ministre ne figurait pas au répertoire.

Il composa de tête le numéro qu'il devait joindre avant de coller le portable contre sa joue.

Après quelques secondes d'attente, on décrocha.

Tripoli – 22H23

De l'autre côté de la Méditerranée, le commandant Moubafi contemplait son smartphone dernier cri d'un air perplexe. Sur l'écran s'affichait la fiche de contact de Luciani, son numéro officiel. Il hésitait à l'appeler. Il aurait bien eu besoin de plus d'explications.

Mais Luciani ne s'expliquait jamais. C'était peut-être même sa caractéristique principale. Certains avaient les yeux bleus, d'autres un sens de l'humour particulièrement aigu. Luciani, lui, ne s'expliquait pas. Il se contentait de donner des ordres, puis attendait qu'on lui obéisse.

Ce soir, les ordres étaient simples. Des bateaux devaient arriver discrètement sur cette plage à 22H30. Il fallait les attendre sans aucune lumière. Lâcher un ballon à 22H25 afin de les guider. Venir avec vingt camions vides et un bataillon afin de prendre en charge leurs occupants. Le commandant suspectait la déportation d'opposants politiques. Ou du moins de prisonniers particulièrement sensibles. Ce ne serait pas la première fois que Luciani mettrait le traité à profit pour des motifs plus personnels. Mais quand-même, il aurait aimé être tenu au courant.

Toujours, le colonel avait hésité à suivre les ordres de Luciani. Après tout, son équipe de mercenaires n'avait aucune place dans la chaîne de commandement de l'armée libyenne. Plusieurs fois, il avait appelé ses supérieurs afin de s'assurer que leurs opérations étaient légitimes. On lui avait fait comprendre qu'il ne devait pas poser de questions. L'Italie versait des sommes considérables pour le traitement par la Libye des expulsés.

Le pays peinait à se relever de la troisième guerre civile, récemment conclue, fort heureusement pour celui qui était alors le major Moubafi, par la victoire de son camp. A se relever financièrement, mais pas que. Mais surtout. Et les ennemis de l'Etat Populaire étaient éliminés sans autre forme de procès.

Le commandant Moubafi avait fait un choix. Il préférait la carotte au bâton.

Avec un soupir, il rangea son téléphone et s'avança sur le rivage, laissant les vaguelettes mordre la pointe de ses rangers. Au pire, qu'est ce qu'il risquait ?

Il fit signe aux hommes qui faisaient le piquet autour du ballon de le relâcher. Celui-ci s'éleva mollement dans les airs, l'unique diode à son sommet se reflétant sur les flots tel un fantôme blafard.

Quelque part en Méditerranée – 22H25

Un mercenaire anonyme, les épaules patchées "Guardia Inc", décroche son téléphone. Confirme qu'au loin, il distingue bien la lueur du ballon météo, comme prévu.

A l'autre bout de la ligne, son chef exulte. Lui dit qu'il sait ce qu'il a à faire, puis raccroche.

Un ordre est passé sur les talkies. Des coups de feu furtifs claquent, les flammes et le bruit sont étouffés par les supprimeurs. Plusieurs chargeurs sont vidés. Des cartouches jonchent le sol, cliquettent quand on marche dessus.

Puis le mercenaire revêt sa tenue de plongée, bloque la direction du bateau, droit sur la lumière, avant de se laisser basculer par-dessus bord. Il sait que sur les autres embarcations, ses frères d'armes sont en train de faire de même.

Les eaux noires avalent leurs combinaisons noires. Ils disparaissent, sans avoir quitté l'anonymat salutaire aux meurtriers.

Naples – 22H27

Luciani tordit le clapet, jusqu'à ce que le téléphone se brise en deux morceaux. Il ne lui est plus d'aucune utilité. Il retrouvera ses anonymes demain, pour le débrief. Il se relève, remonte sa braguette (tant qu'à y être, il a profité du raffinement des lieux pour leur usage premier), boucle sa ceinture, puis jette les morceaux du portable dans les toilettes avant de tirer la chasse. Tiens, même la chasse d'eau paraît plus feutrée ici qu'ailleurs.

Jamais un homme qui se lave les mains n'aura autant irradié de fierté. Car rien n'est pire qu'un mercenaire avec des principes. Dans l'intimité des toilettes de luxe d'un grand restaurant Napolitain, bien loin du froid, du sable et des flots, il vient d'accomplir sa mission de la plus absolue des manières. Le Parti sera très content. Il vient de leur prouver sa loyauté et plus important encore, son efficacité.

Il revint à la table d'un pas énergique, conquérant. Le visage de la Ministre s'éclaira à sa vue. Le stress retombait. Alors après tout, pourquoi pas ? L'œil de Luciani s'échappa de manière flagrante dans son décolleté, sachant pertinemment qu'elle le remarquerait. Finalement, ce dîner n'était peut-être pas une si mauvaise chose. Il pouvait bien se plier à quelques mondanités. Un client, ça s'entretient.

Il s'assit avec ce qui, chez lui, s'apparentait le plus à de la décontraction et demanda :

- De quoi parlions-nous ?
- Mais de vos excellents résultats mon cher Luciani !
- Oh oui...

Le directeur de cabinet se renfonça dans son siège, se mettant en retrait de la conversation, parfaitement conscient de sa place subalterne dans le décorum de cette comédie politique. Luciani, affichant un air de fausse modestie, se pencha en avant par-dessus la table et poursuivit avec allégresse :

- A ce propos je pense avoir trouvé une solution formidable. Les libyens savent décidément se montrer très utiles. Je pense que plus aucun de nos... retours ne devrait déboucher sur un nouvel aller intempestif à l'avenir.

Un "O" de surprise réjouie se forma sur les lèvres de la Ministre. OK, message passé, il l'impressionnait, mais pas la peine de surjouer à ce point.

- Et comment donc mon cher Luciani ? Vous savez qu'on ne peut pas leur faire confiance. La culture, là-bas, les valeurs... Ils sont si corrompus, je veux dire, leur régime n'a pas la même droiture inflexible que le nôtre.

Le "O" s'était mué en une grimace légèrement dégoûtée. La Ministre en connaissait un rayon en matière de corruption libyenne. La moitié des comptes qui arrosaient leur armée étaient gérés par le chef de cabinet qui se tenait à cet instant même assis à sa table.

Luciani était si gonflé de fierté et d'importance que sa chemise, déjà tendue par une musculature que son nouveau statut rendait inutile, semblait prête à exploser en arrosant la nappe immaculée de boutons onyx.

- Disons que nous réglons le problème tant qu'il est encore entre nos mains. Mais je ne vais pas vous ennuyer avec des technicités. Pas alors que vous me payez justement pour vous en débarrasser.

Les serveurs leur apportèrent leurs plats, sans creuser une ride sur la nappe, pas plus que dans la conversation. Luciani empoigna sa fourchette et clôtura le sujet par un vigoureux enfournement de bracciole, ponctué d'un :

- Bon appétit.

Tripoli – 22H30

Les bateaux s'échouèrent sans ralentir, leurs moteurs vrombissant encore, creusant de profondes blessures dans le sable de la plage. Etrange. Les hommes de Luciani étaient systématiquement violents, mais ils n'avaient jamais été des bourrins. Le commandant Moubafi, accompagné de sa garde rapprochée, se dirigea à pas comptés en direction du plus proche, dont le moteur laissa échapper un dernier cahot avant de caler. Il appela :

- Guardia Inc ?

Pas de réponse.

Un deuxième appel.

Toujours rien.

Il hasarda dans un italien de mauvaise grâce :

- Si vous ne répondez pas dans les cinq secondes, nous devons ouvrir le feu !

Il ne savait pas ce que Luciani lui avait concocté. Des bombes, un escadron pour le faire disparaître, peu importe, mais rien ne l'aurait surpris. Il ne tenait à prendre aucun risque.

Même avec les lunettes de vision nocturne, il ne voyait absolument personne. Il avait beau tenter de distinguer une quelconque forme humaine, rien. Ni à la proue, ni à la poupe, ni au poste de pilotage, rien. La plate-forme arrière des bateaux semblait recouverte d'une épaisse bâche de la même couleur verte que la nuit infrarouge.

Moubafi dégaina son Beretta (un autre cadeau des italiens à leurs nouveaux alliés) et tira une fois en l'air.

Personne ne bougea. Ses soldats, leurs armes maintenant levées, braquées sur les embarcations, semblaient paralysés par la tension. La scène aurait pu durer ainsi jusqu'à l'aube. Il brisa le sortilège en tirant sur le bateau. Une fois. Puis deux. Puis il vida son chargeur.

Toujours rien.

Putain il n'aimait pas ça. Pour une fois, Luciani aurait pu déroger à la règle et lui fournir au moins un début d'explication.

- Toi et toi. En avant !

D'une brève manifestation d'autorité, le colonel détacha deux hommes pour aller voir ce qui pouvait bien se passer sur ces foutus bateaux. Ou peut-être leur avait-il juste fait signe, il ne se souvenait plus très bien. Les détails de cette nuit ne seraient jamais clairs dans sa mémoire.

Les soldats s'approchèrent avec la timidité de ceux qui ne sont pas suffisamment payés pour mourir. Ils escaladèrent le bastingage, scrutèrent les alentours, pointant leurs armes dans le moindre recoin avant de lui faire signe : le bras haut, le pouce levé. All clear, ils pouvaient avancer.

Au moins il n'y avait pas de danger immédiat, pensa Moubafi. Tout ne se passerait peut-être pas si mal. Luciani n'essayait pas de le tuer, ni de le baiser. Et même si travailler avec lui le mettait toujours au bord de la crise de nerfs, il préférerait ça à la perspective de bosser avec des incapables, ou pire, contre Luciani.

Il s'approcha à son tour du bateau, prit péniblement pied à bord, aidé par ses hommes. Les immenses bâches recouvraient des masses indistinctes. Pas des armes, il aurait reconnu les formes. Peut-être de l'argent sale, dans de gros sacs. Ça n'aurait pas été pour lui déplaire. Il fit signe à deux hommes de soulever les coins des bâches, pour qu'il puisse enfin voir ce qui se trouvait dessous. Ou peut-être le leur avait-il dit ?

Un monceau de cadavres. Sous la bâche se trouvait un monceau de cadavres. Empilés en vrac, les visages violacés, leur bouche ouverte en une agonie silencieuse, les membres entremêlés, des dizaines de corps encore chauds.

Le commandant Moubafi regrettait plus que jamais le chaleureux confort de sa villa.

Sur chaque cheville, le tatouage siglé distinctif des déportés, que les services italiens leur apposait à leur arrivée en centre d'expulsion. Des migrants. Des sans-papiers. Peut-être parfois de simples sans abris. Tous ces morts étaient des déportés.

Luciani avait enfin trouvé sa solution pour des retours sans allers. Quelque part, dans les hautes sphères du gouvernement libyen nouvellement formé, un de ses supérieurs avait sans doute approuvé cette méthode. Il ne prendrait pas le risque de vérifier. Après tout, les morts coûtent moins cher à traiter que les vivants.

Et lui, on l'avait envoyé mener cette opération à bien. C'était son travail de traiter les déportés. On le décorerait pour ça. Puis, face à ce succès, il y aurait d'autres envois, d'autres convois de bateaux dans la nuit, qui viendraient s'échouer sur leurs plages, synonymes de villas encore plus démesurées, de voitures encore plus luxueuses. Il se distinguerait pour son "excellente mise en adéquation des méthodes de traitement avec les budgets alloués".

Le commandant Moubafi se pencha par-dessus bord et vomit sur le sable. Il se redressa avec un hoquet et essuya la bile qui maculait son menton avec le revers de sa manche. Toute son humanité lui criait de retourner ces bateaux à la mer et de laisser ce connard sans âme de Luciani se démerder avec les conséquences lorsque les sauveteurs découvrirait les embarcations.

Mais Moubafi avait abdiqué depuis longtemps son humanité. Quelques ordres plus tard, ses hommes charriaient les cadavres pour les charger dans les camions.

Il avait vraiment hâte de rentrer chez lui.

Naples 23H30

Dans un hôtel luxueux non loin d'un restaurant luxueux, la moquette d'une chambre buvait tranquillement le champagne qui s'écoulait

du goulot d'une bouteille renversée. Sur le lit, une Ministre et son mercenaire fêtaient les excellents résultats de leur politique.

Après tout, n'étaient-ils pas en train de sauver la Patrie ?